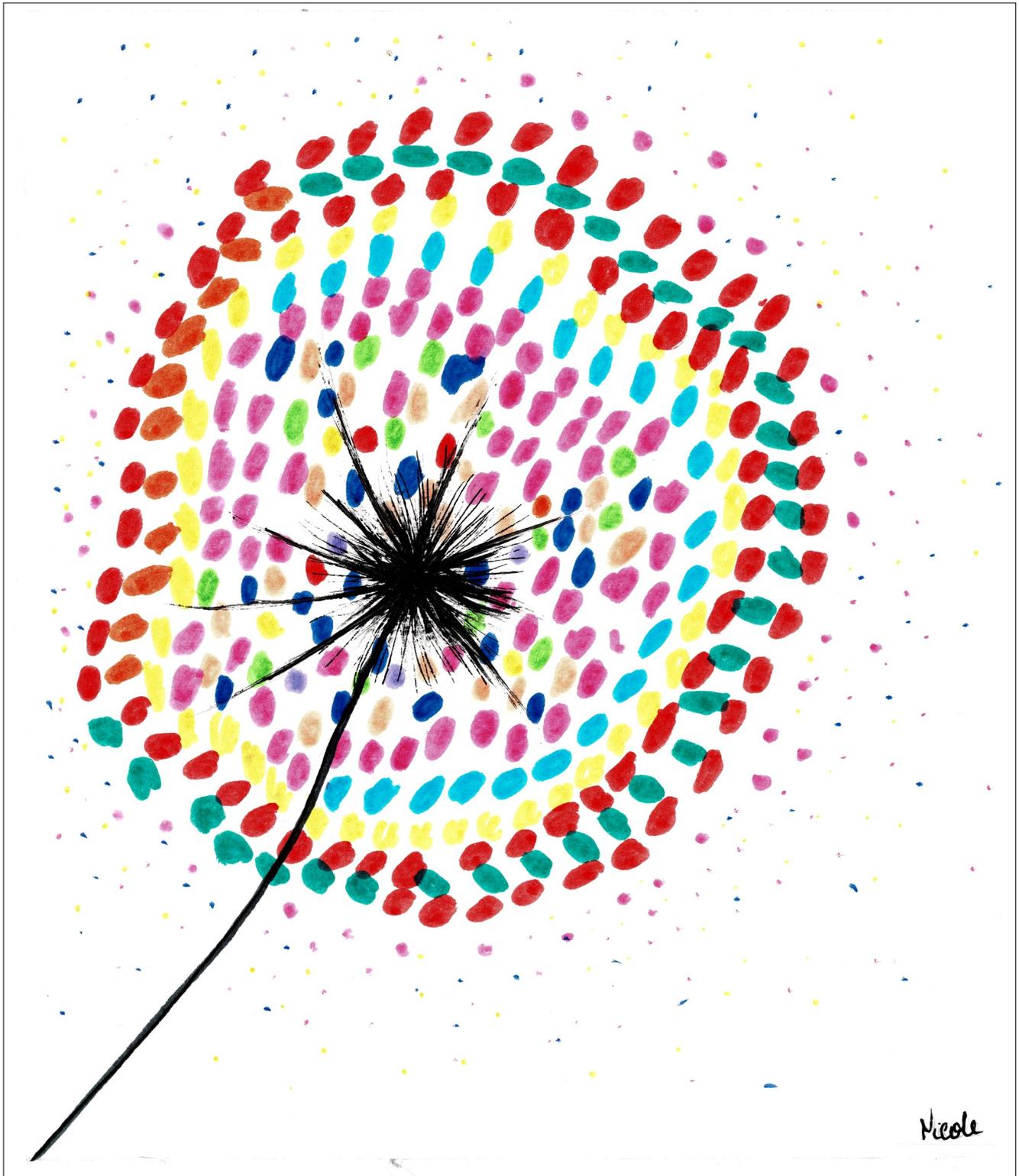


LE POT' LICOT

N° 130



asbl Les Coquelicots : Service d'Accueil
de Jour pour Adultes (SAJA), agréé par
l'AViQ sous le N° 163.

Publication trimestrielle : oct.-nov.-déc. 2021
Editeur responsable : Olivier Philippart
Rue sur Haies, 35 B-4550 Nandrin.
WWW.LESCOQUELICOTS.BE

Dans un trou vivait un hobbit. Ce n'était pas un trou déplaisant, sale et humide, rempli de bouts de vers et d'une atmosphère suintante, non plus qu'un trou sec, nu, sablonneux, sans rien pour s'asseoir ni sur quoi manger : c'était un trou de hobbit, ce qui implique le confort.

J.R.R Tolkien , *Bilbo le Hobbit* , , 1937

*Malgré tout ce qui vint nous séparer ensemble ô mes amis d'alors c'est vous que je revois
Et dans ma mémoire qui tremble vous gardez vos yeux d'autrefois
Nous avons comme un pain partagé notre aurore
Ce fut au bout du compte un merveilleux printemps*

Louis Aragon , *Les mots m'ont pris par la main*, dans le recueil *Le roman inachevé* , 1956.

LE POT' LICOT

Au menu du Pot'licot

Editorial : p 3.

Les boulangers du Petit
Peuple
p 5.



Abécédaire du Petit
Peuple : chez soi p 7.



Dessin de couverture réalisé par Nicole.

Dessin page 12 réalisé par Jordan.

Au lieu de...

Il est des phrases qu'on aurait voulu écrire soi-même. Celle de Françoise en est une. Les éducateurs sont là « pour nous aider à être handicapés ». Quelle justesse dans ce propos ! Cela fait plus de trente ans que je m'échine à exprimer cette vérité et jamais je n'avais réussi à la dire avec tant de clarté.

Au lieu de faire comme si une personne handicapée n'était pas handicapée, Françoise, qui sait de quoi elle parle, nous demande de reconnaître la réalité de la personne handicapée mentale, à savoir qu'il n'y a pas d'échappatoire au handicap mental. Personne, en effet, n'a jamais réussi à faire d'une personne handicapée mentale une personne non-handicapée mentale. Et ce n'est certainement pas en imposant une novlangue imbécile et des protocoles insipides qu'on va pouvoir aider la personne handicapée.

Ce n'est pas la première fois que Françoise nous interpelle. Elle nous l'avait déjà dit : « handicapée, c'est le bon mot ; tu le vois bien que je suis handicapée ! ». Ses propos ne sont pas des effets de surface. Par deux fois, elle nous demande de regarder avec elle la réalité en face. En sommes-nous capables ? J'en doute, car comme le chante Cabrel nous nous illusionnons : on s'y croit, on fait comme si on était « des gens formidables, des êtres parfaits, ... charmants, charitables, humbles et discrets, contre toutes les injustices et de tous les combats, ... mais ... on tremble de peur ». Hé oui, on ne sait pas ce qu'il faut faire, pire on ne sait même pas comment il faut être en présence d'une personne handicapée mentale. Alors on s'agite. On monte des projets. On édicte des guides de bonne conduite. On construit des petits théâtres. On y joue la vie. On fait semblant.

Enfant je riais de ces guides Marabout qui nous laissaient croire qu'il suffisait de suivre la marche à suivre pour réussir à vivre. Les plus âgés s'en souviendront : « faire des crêpes, séjourner en Bretagne, peindre une aquarelle, soigner son chat ». Mais les plus jeunes auraient bien tort de se moquer : il suffit de voir la collection des livres « Pour les nuls ». Est-ce la bêtise qui est éternelle ou la peur de vivre ? Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas en mettant la vie dans des cases qu'on vit.

Johanne nous avait déjà dit, elle aussi, que ce qu'elle attend de nous, c'est qu'on parle avec elle. Ce n'est pas parce qu'on est handicapé mental qu'on ne comprend rien à la vie. La personne handicapée mentale sait que le plus souvent on lui demande de jouer un jeu de dupe. Elle le sait parce qu'elle existe. Et exister, c'est avant tout faire l'expérience de la vie. C'est se découvrir être un vivant dans un monde vivant. Il y a quelque chose qui résonne avec la vie en deçà de notre subjectivité, notre conscience, notre raison. En vérité nous nous savons vivants car nous expérimentons la vie. Qu'on en prenne conscience ou pas est ici secondaire.

C'est en tant qu'être vivant qu'on résonne avec le monde. Nous sentons quand nous vivons quelque chose de vrai et nous savons quand nous trichons avec la vie. Il n'y a qu'une manière de vivre, c'est d'être présent à la vie. En soi, ce n'est pas difficile, c'est à la portée de tout être vivant. Mais la vie n'est pas un fleuve tranquille. Elle a son lot de turbulences. Certaines sont si pénibles qu'on peine à rester présent à ce qu'on vit. C'est à ces moments que nous avons besoin d'aide.

Il y a deux types d'aide. On peut aider une personne âgée à monter dans un bus, mais on peut aussi l'aider à vivre sa vieillesse. Il est normal d'aider une personne handicapée à attacher ses souliers si elle n'y arrive pas seule. On pourrait dire qu'à ce niveau, on ne s'en sort pas trop mal. On fait les choses assez bien. Oui, à ce niveau, nous pouvons croire qu'on est des « gens formidables » ; du moins nous pouvons le croire tant qu'on ne prend pas conscience que cette attention aux autres relève de notre plus simple animalité, car les singes, pour ne parler que d'eux, en font tout autant !

Ce qui nous rend humain n'est pas l'empathie. Ce qui fait de nous des humains, c'est la possibilité de s'interroger sur la manière dont l'autre vit sa vie. C'est la découverte que l'autre est autre tout en étant aussi le même. Nous expérimentons tous l'anonymat de la vie (et ses existentiels que sont la naissance, la sexualité, la peur, la mort, le désir, la joie, ...) mais chacun de nous l'expérimente personnellement.

C'est à ce niveau que la personne handicapée mentale nous attend. Elle nous attend là car c'est en la rencontrant dans sa manière singulière et personnelle de vivre la vie que nous la reconnaissons, non comme un animal humain dont on prend soin, mais en tant que frère en humanité. Ce n'est pas en l'aidant à singer nos manières de vivre et nos modes d'existence que nous la rencontrons. Tout au contraire, c'est en nous déportant vers elle que nous le faisons.

La rencontrer, c'est se demander comment on vit la vie quand on est handicapé mental. On comprend pourquoi Françoise insiste. Tant qu'on ne se pose pas cette question, on ne l'aide pas à vivre – on l'aide dans la vie, mais on ne l'aide pas à faire sienne sa vie. Si nous voulons l'aider à vivre, nous devons l'aider à porter son handicap – l'aider à être handicapé comme elle dit si bien. Nous devons admettre qu'elle est handicapée mentale, car c'est en prenant en compte la réalité de son handicap qu'elle pourra vivre la vie en première personne.

Partir d'elle (et de sa réalité) au lieu de partir de nous (et de notre réalité), c'est faire du perspectivisme. Cette démarche a le vent en poupe. De nombreux livres en témoignent. Il est toutefois étonnant de voir qu'on se passionne pour savoir comment le loup, la panthère ou la pieuvre vivent leur vie alors qu'on ne se demande même pas comment vivent les personnes handicapées mentales (et on pourrait ajouter les migrants, les SDF, et de tous les autres damnés de la terre). Peut-être est-ce parce qu'on ne prend pas vraiment de risque à se mettre dans la peau d'un loup ...

On comprend pourquoi nous tremblons de peur (et pourquoi nous nous cachons derrière des guides Marabout). Rencontrer une personne handicapée mentale, c'est reconnaître qu'il n'y a pas qu'une seule manière de vivre la vie. Il n'y a pas de réelle rencontre sans ce vertige. L'enjeu n'est pas d'être happé par le vertige. L'enjeu est tout autre : il s'agit de construire un monde en commun et en partage avec ceux qui le vivent autrement. Ce monde en commun est l'inverse de ce monde commun, qui interdit toute différence et qui détruit toute singularité, que la logique inclusive nous impose. Nous avons à choisir entre l'audace de la rencontre et la peur de la différence.

Aux Coquelicots, nous avons choisi l'audace de la rencontre. Nous construisons ce monde en commun et en partage. Au lieu de *faire comme si*, nous créons un lieu dans lequel quelque chose de vrai peut advenir pour chaque personne. Ce lieu dans lequel quelque chose peut avoir lieu, nous le pétrissons comme le fait un boulanger avec sa pâte. Travailler avec le vivant, c'est se laisser travailler par lui. Il en va ainsi parce qu'être vivant, c'est être travaillé par la vie elle-même. Rencontrer un vivant, c'est tisser un entrelacs. C'est composer une harmonie. C'est tracer une ligne de partage qui relie l'intérieur et l'extérieur. C'est construire une porte qu'on ouvre et qu'on ferme. C'est être le gardien de son intériorité et donc, c'est en être l'hôte - à la fois celui qui invite et celui qui reçoit.

Il y a une résonance entre notre vie psychique et les lieux que nous habitons. On peut être fermé comme une porte de prison ou donner l'envie de faire un pas de plus. Les lieux influent sur nos manières de vivre. Normaliser un lieu est toujours normaliser des manières d'être. Tant de lieux sont des non-lieux, des lieux où personne ne peut être vivant. Le lieu que nous créons est vivant car il est créé par des vivants pour des vivants. Il est ouvert à l'altérité et la vie, à l'évènement et à l'inattendu, à la pensée et à la poésie, aux ratés et aux errances. Comme vous le lirez, ce lieu n'appartient à personne tout en appartenant à chacun. Chacun peut y ouvrir et y fermer la porte de son intimité. Il est ainsi ce par quoi chacun peut être présent à son existence. Il est ce par quoi chacun peut décider de mettre ses expériences de vie en partage. Ce lieu, « c'est un chez nous, un beau chez nous » dit Gérard.

Olivier Philippart



L'équipe du Pot'licot vous souhaite une belle année 2022 !

A la chaleur du fournil :

L'atelier boulangerie est venu comme une évidence. Ce jour-là plusieurs éducateurs faisaient goûter leur « pain maison » à toute l'assemblée. A chacun de comparer les goûts, les textures de la croûte, les méthodes de levage, les types de farine, ... Voilà que l'idée apparaît : pourquoi ne ferions-nous pas notre pain nous-mêmes ? Carmela, Gaëtan, Gérard, Johanne, Olivier, Ophélie, Mathilda, Paul, Patrick, Raphy et Renaud sont volontaires pour tenter l'expérience et fonder la Boulangerie du Petit Peuple. C'était il y a 4 ans et depuis les apprentis boulangers ont pris de la bouteille.



L'atelier boulangerie se déroule dans la « cuisine parallèle ». Nous préparons les pâtes et pétrissons sur les plans de travail. Le levage et la cuisson se font là également.

Nous avons investi dans du petit matériel de boulangerie (balances, spatules, doseurs, moules à pain, platines de cuisson, ...). Nous avons exhumé le robot ménager qui dormait dans nos armoires et nous permet de préparer 4 kg de pâte à vitesse rapide. Autre appareil indispensable : le four. Celui de la cuisine parallèle est un four professionnel qui nous permet de cuire des grandes quantités : 6 grands pains ou 60 petits pains en une seule fournée.

Nous travaillons uniquement avec des farines bios et locales.

L'atelier est, en ce moment, porté par deux éducateurs : Olivier Küpper et Benoît Deco. L'atelier nécessite 2 éducateurs pour bien fonctionner. A 2 éducateurs nous pouvons créer des sous-groupes de travail et un accompagnement bienveillant de la personne. Le but est que celle-ci puisse réaliser, selon ses capacités, les étapes de la fabrication du pain.

L'atelier peut accueillir +/- 10 personnes. Il se tient chaque jeudi matin. Il est maintenu l'été mais sous une forme différente, en général 2 fois par mois (selon les demandes de la cuisine du Petit Peuple). Le pain est cuit sur le temps de midi et conditionné l'après-midi.

Il n'y a pas de profil excluant à cet atelier. Chacun peut apporter son petit coup de main ou venir profiter de la chaleur de la boulangerie. L'un peut préparer le local et sortir tous les ustensiles, l'autre peut récolter les commandes et calculer les quantités, un autre peut peser et doser les ingrédients, actionner le robot ménager, pétrir la pâte à la main, graisser les moules, faire les vaiselles successives, façonner les pâtons et mettre les pains en forme, ... Pour les plus contemplatifs il y a l'ambiance de la boulangerie et les bonnes odeurs de cuisson. Tout le monde ne travaille pas tout le temps mais chacun met la main à la pâte. C'est aux éducateurs à veiller que chacun puisse se sentir accueilli et investi dans l'atelier.



L'un des buts de l'atelier est de faire du bon pain. Mais notre boulangerie apporte bien d'autres bienfaits. Il y a d'abord la constitution d'une équipe et le plaisir du travail en commun. Chacun trouve son rôle - parfois par essais/erreurs - et s'inscrit dans une production collective.

Le choix de travailler avec des farines bios et de qualité supérieure nous permet d'apprécier un ingrédient noble et nous éloigne des productions industrielles : nous apprenons à déguster une nourriture bonne. Nous pouvons aussi donner une place à notre créativité en faisant des expériences : aujourd'hui nous essayons telle recette, nous intégrons des olives, des graines, du lard, ...

La boulangerie nous apprend également à attendre : la pâte lève à son rythme et rien ne sert de la presser. Pour certaines personnes l'attente est un moment difficile à habiter. Séance après séance, tous se mettent au rythme de la levure.

Le pétrissage de la pâte est diversement vécu selon les personnes. Pour certains il y a un grand bonheur à plonger ses mains dans la pâte. Pétrir est apaisant, le contact doux et tiède de la pâte est envoûtant. Pour ceux qui n'aiment pas se frotter à la matière du monde c'est une expérience désagréable : il faut mettre ses mains dans quelque chose qui n'est ni liquide ni solide, qui colle obstinément, qui va sous les ongles, qui sèche rapidement et résiste à la brosse.

Mais la récompense que tout le monde apprécie, c'est de voir le pain cuire, sentir son arôme se développer et le sortir du four. Les boulangers sont fiers, les gourmands et les curieux viennent admirer la production du jour : « c'est un beau pain ! Comme il a bien levé. ». C'est notre pain. Et demain nous le partagerons parmi le Petit Peuple.



L'équipe de l'atelier boulangerie

Abécédaire du Petit Peuple : chez soi

Pour cette édition du Pot'licot nous avons essayé de définir l'idée du « chez soi ». Qu'est ce qui fait qu'un endroit devient le nôtre ? Peut-on vivre sans « chez soi » ? Et dans un lieu collectif tel que Les Coquelicots, où est notre « chez soi » ?

Olivier K. : quand est-ce qu'on peut dire qu'un endroit est à soi ?

Jérôme : dans ma maison tout est à tout le monde. Ici aux Coquelicots le seul endroit à moi c'est dans ma tête.

Liliane : au bercail mon endroit c'est ma chambre. Je l'ai un peu décorée.

Gérard : chez moi ma chambre n'appartient que à moi.

Jordan : ma chambre c'est mon endroit. Mais je ne sais pas la fermer à clef. Mes parents rentrent dans ma chambre quand ils veulent.

Patrick : mais non ! Les infirmières doivent toquer à la porte, je l'ai demandé. Avant la porte était ouverte tout le temps, ce n'était pas chez moi.

Liliane : j'ai un verrou pour fermer la porte, alors je suis tranquille. Mais les éducateurs peuvent toquer et ouvrir la porte avec leur clef.

Jordan : mes parents ne seraient pas d'accord. Ils sont stricts sur le fait de pouvoir entrer dans la chambre.

Sidney : mon père aussi rentre dans ma chambre sans toquer. Je lui ai déjà dit mais c'est comme parler à un sourd.

Jérôme : ma porte est fermée à clef et mes parents rentrent par la fenêtre. Dans la salle de bain je ferme la porte hein ! Je suis tout nu.

Rémy : mon intimité c'est dans ma tête.

Patrick : oui il y a une barrière. Dans ma tête c'est fermé.

Olivier K. : quel endroit préférez-vous aux Coquelicots ?

Arthur : ce que je préfère c'est être dans la pièce yoga. C'est un endroit où il fait calme, propre. On peut s'y coucher par terre parce que c'est propre.

Rémy : dans chaque local on fait des choses différentes. Il y a le local dessin, le local vidéo,
le local yoga, ...

Valérie : le local yoga c'est là où tu respirez.

Jérôme : moi j'aime le jardin.

Valérie : c'est le bruit qui me dérange. Quand il y a trop de bruits ça ne va plus pour moi. Sinon je connais bien le divan, c'est là où je pose mes fesses.

Paul : moi surtout c'est venir aux Coquelicots que j'aime bien.

Liliane : mon endroit préféré c'est ici, le local dessin, artistique.

Leslie : parce que tu fais des beaux dessins ici.

Liliane : oui j'ai des bons souvenirs de peintures ici. J'y ai passé beaucoup de temps de ma vie : la peinture, le dessin, ... C'était des moments agréables avec Nathalie qui m'aidait.

Patrick : moi aussi c'est ici que j'aime le mieux. Parce qu'il fait bon, il fait chaud, il y a les grandes fenêtres. Et il y a de la lumière. Je vais dans le fauteuil là, j'attends.

Jérôme : et en été tu peux ouvrir la porte et avoir de l'air, c'est ça le truc. Le soleil vient de là tu vois, il faut laisser entrer le soleil ici.

Valérie : si une pièce a beaucoup de fenêtres ou pas, ça je n'en sais rien du tout. La bonne pièce pour moi c'est là où il y a le calme, pas de musique, pas de bruit de fond, là où je suis seule. Même quand il y a des gens avec moi je suis seule. Je sais bien que je ne suis pas la seule ici, mais en fait je suis quand même toute seule. Mais tu peux être seule, ce n'est pas grave. Ce qu'il faut c'est être entourée de bonheur. Tu le sens le bonheur ? Parfois je reconnais les gens au bruit de pas qu'ils font, sauf quand ils courent.

Leslie : moi je n'ai pas de pièce préférée. Je me promène un peu partout. Quand il fait bon je préfère être dehors.

Jordan : le local yoga est plus intime. C'est le mieux.

Olivier : pourquoi ? Qu'est-ce qu'on a fait pour que ce local devienne intime ?

Leslie : déjà il y fait chaud.

Arthur : et il y a des couleurs.

Jordan : les portes sont en vert, les rideaux bordeaux. C'est joli.

Arthur : oui par exemple ma chambre est en vert pomme. C'est une couleur qui me fait sentir bien.

Patrick : puis on y est tranquille. Tu vois on n'entend pas le bruit des Coquelicots. Et j'aime bien les matelas, ils sont confortables, je m'y enfonce, ils sont mous. Surtout avec des couvertures. Je me mets tout en dessous pour me chauffer.

Jérôme : pour entrer dans le local yoga il faut retirer ses chaussures.

Mathilda : il y a des huiles essentielles, des bougies et des bâtons d'encens. Ça sent bon.

Jordan : parfois Brigitte allume une lumière spéciale et ça fait des lumières apparentes au plafond.

Leslie : il y a de la musique aussi, de la musique douce.

Arthur : dans ma chambre il y a de la lavande et ça sent bon aussi.

Olivier K. : qui parmi nous peut dire : « je vis chez moi ? ».

Liliane : je vis au bercail. Le bercail c'est chez moi. J'y suis depuis très longtemps, je ne sais plus combien mais très très longtemps. Mais tout n'est pas chez moi au Bercail. Le « à moi » c'est ma chambre. J'ai toujours la même depuis que je suis au Bercail.

Arthur : je vis avec ma maman et mon beau-père, mais c'est aussi chez moi ? Eux ils disent qu'ils vivent chez eux. Alors en fait c'est chez nous ?

Rémy : j'ai 2 « chez moi », chez mon papa et à *Domisiladoré* (ndr : centre d'hébergement). A *Domisiladoré* c'est plus chez moi parce que j'ai des amis là-bas.

Leslie : la maison où je vis appartient à mes parents, c'est chez mes parents. Ce n'est pas vraiment chez moi. Je suis inscrite pour un hébergement, ce serait un nouveau « chez moi ». Je devrais décorer ma chambre. Pour y rentrer il faudrait enlever ses chaussures. Les murs seraient peints. Un mur en mauve et un autre en blanc. Je mettrais un tapis en dessous de mon lit. Ce serait un lit pour une personne. J'aurais une garde-robe sans miroir, une petite table avec 2 fauteuils pour accueillir quelqu'un. Je mettrais des cadres avec des photos des amis et une photo de Jordan aussi. Je mettrais une lampe qui fait des couleurs différentes. Pas de vases, pas de fleurs, pas de plantes. Je prendrais quelques peluches, mais pas toutes. Je mettrais du parfum ou de l'encens pour que ça sente bon ...
... Mais c'est difficile de quitter la maison de mes parents. Il y a mes chats là-bas, j'en ai 5.

Olivier K. : personne ne pourrait s'occuper de tes chats ?

Leslie : si mais c'est difficile de partir.

Jordan : La maison de mes parents c'est leur « chez eux » et mon « chez moi ». En fait c'est le « chez nous » de tout le monde.

Paulette : mon « chez moi » c'est ma maison à Tihange. J'y suis avec mon fils mais ce n'est pas chez lui. C'est lui qui est chez moi.

Olivier K. : je vis chez moi et ma copine vit chez elle. On est chacun invité chez l'autre. Mais alors il n'y a pas de « chez nous » ? Ou alors « chez nous » c'est le moment où on est ensemble ?

Gérard : chez moi j'aimerais que ce soit mon « chez moi ». Mais je ne peux pas virer mes parents. Parce qu'en fait c'est surtout chez eux.

Jérôme : mais je vis « chez nous » alors ? Je ne vis pas « chez moi » ?

Olivier K. : peut-être bien mais ce n'est pas toujours facile à différencier.

Céline : je vis chez ma maman. C'est chez moi ? Je ne sais pas !

Rita : en grandissant je me dis que chez moi ce ne serait peut-être pas chez mes parents, mais je dois finir mes études d'abord.

Paul : je suis dans un home maintenant. Mais mon « chez moi » c'est mon ancienne maison. Elle a été vendue, je n'ai plus de chez moi, je suis comme les autres au home, c'est « chez soi » pour personne. Elle était à moi cette maison, maintenant je suis comme un vagabond. On a tout jeté, même la garde-robe ! Au home j'ai juste une chambre, ça ne me convient pas fort. Je vais dans le couloir, boire un coup de café, voilà ... Mais Les Coquelicots ce n'est pas chez moi non plus. C'est un endroit où je vais parce que je m'ennuie tu vois. Les Coquelicots c'est chez Olivier Philippart. Quand tu viens ici tu viens chez lui.

Françoise S. : non, ici c'est chez nous et pas chez lui. Nous c'est les personnes handicapées, les travailleurs et les stagiaires. C'est Olivier qui a décidé de devenir directeur, mais ce n'est pas chez lui

Céline : ici ce n'est pas « chez moi », c'est juste ici.

Rita : « chez soi » c'est là où tu prends tes décisions toi-même. Ici aux Coquelicots tout est collectif, tout est décidé ensemble pour tout le monde. Alors je ne me sens pas du tout chez moi.

Paul : au home je peux tout choisir. Mais je ne décide pas.

Arthur : Jean-François vient une fois par semaine. Ce n'est pas chez lui, il est juste invité.

Olivier K. : ah oui, et Samuel qui vient faire un essai ?

Jérôme : il n'est rien pour le moment. Faut attendre de voir.

Jordan : ben il est quand même invité. Tu es invité pour faire l'essai. Mais pour être chez toi il faut qu'on t'accueille. Sinon tu es chez les autres.

Leslie : Samuel, ce sera chez lui avec le temps.

Jordan : oui, pour moi c'est venu avec le temps.

Gérard : les stagiaires sont aussi des invités.

Paulette : pour moi ici ce n'est pas chez moi, c'est mon lieu de travail.

Olivier K. : mais en même temps il y a des meubles à toi ici ? Et le congélateur du personnel est rempli de tes surgelés ?

Jordan : aux Coquelicots j'y suis pour rester. Donc c'est quand même un peu chez moi.

Valérie : je vis chez moi avec ma maman et mon papa. Mais en fait je vis chez mes parents. Mon intimité c'est dans ma chambre. Mes parents peuvent rentrer mais on ne peut pas prendre mes objets. Ma chouette par exemple, je l'ai reçue comme cadeau. Et le bouddha aussi, il est dans mon lit à côté de moi. Il est mon ange gardien, je l'ai reçu à Banneux, tu sais là où il y a la vierge ? Ben il y a Bouddha aussi. Ils se connaissent. Quand j'entends les pétards j'ai peur et alors Bouddha me rassure.

Liliane : moi c'est une japonaise qui me garde, une posture ... une statuette tu vois ? Elle est sur un meuble. Ma tante l'avait donnée à ma sœur et ma sœur me l'a donnée.

Salvatore : moi je n'en ai pas. Il n'y a pas d'objet important dans ma chambre.

Gérard : dans ma chambre le plus important c'est la radio.

Céline : moi pas. Finis les peluches ! Elles sont toutes parties à la poubelle.

Paulette : mais au camp tu venais avec une peluche ?

Céline : oui un panda. Celui-là je le garde toujours. Il est dans mon lit, je dors avec.

Olivier K. : ah ? Et Patrick n'est pas jaloux ? Tu pourrais échanger le panda contre Patrick ?

Céline : mais non hein !

Françoise S. : j'ai un souvenir qui vient de Zoé. Il s'appelle Pacha, c'est un ours blanc. Si je déménage je prends Pacha avec moi.

Arthur : le plus important dans ma chambre c'est ma TV. J'ai donné mes peluches à des autres enfants.

Régis : j'avais un nounours donné par Papy et Mamy, c'est un kangourou. C'est fini maintenant le nounours mais je ne le jette pas et je ne veux pas le donner à quelqu'un d'autre. Il est dans le grenier.

Olivier K. : mais alors Les Coquelicots c'est chez qui ?

Leslie : aux Coquelicots c'est chez tout le monde.

Gérard : non, ici on est chez les éducateurs. C'est chez eux. Mais ça m'appartient aussi un peu. C'est compliqué comme question.

Arthur : Les Coquelicots c'est chez nous. « Nous » ça veut dire les éducateurs, le chef Olivier Philippart, et puis tous les autres.

Leslie : oui les autres c'est « les jeunes ».

Liliane : ah « les jeunes » ? J'ai 72 ans, je suis jeune ? Non hein !

Jordan : elle veut dire « les personnes handicapées ». Mais la maison des Coquelicots appartient à qui ? Si ça se vendait on pourrait rouspéter quand même ?

Liliane : Les Coquelicots appartiennent à Olivier Philippart, c'est lui le directeur.

Olivier K. : ah oui ? Et alors quand Flaviana était directrice c'était à elle ?

Liliane : oui. Elle lui a donné quand il est devenu directeur.

Arthur : mais non, Les Coquelicots ça appartient à tout le monde.

Olivier K. : mais tout le monde c'est aussi le voisin par exemple ?

Arthur : non pas le voisin. C'est à tous ceux qui viennent ici. Moi je viens aux Coquelicots, ça m'appartient. Si je ne viens plus ça ne m'appartient plus.

Olivier K. : mais si ça t'appartient tu en es aussi responsable, ou en partie ?

Jordan : mais non ! Je ne suis pas le propriétaire des Coquelicots. J'y ai ma place mais je ne suis pas responsable.

Gérard : je viens tous les jours, alors ça m'appartient aussi. Et puis c'est un beau bâtiment. C'est chez nous, un beau « chez-nous ».

Olivier K. : et de quoi tu es responsable ici ?

Gérard : le café ! Je le fais tous les jours. Mais c'est tout. Ranger et nettoyer ça je n'en suis pas responsable.

Jéromine : je pourrais être responsable d'aider les autres à marcher ? Mais je ne veux pas m'engager à le faire.

Rémy : moi j'aide les autres mais sinon je viens comme ça. Je n'ai pas de responsabilité sinon juste aider les autres. Je ne suis pas responsable mais si on me demande je le fais.

Olivier K. : et un éducateur est responsable de quoi ici ?

Françoise S. : nous aider. Nous aider à être handicapés.





JORDAN